

L'amitié de Michel de Montaigne pour Etienne de la Boétie

Autor(en): [s.n.]

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Der Kreis : eine Monatsschrift = Le Cercle : revue mensuelle**

Band (Jahr): **15 (1947)**

Heft 3

PDF erstellt am: **22.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-567735>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

L'Amitié de Michel de Montaigne pour Etienne de la Boétie

Nous reproduisons ci-après un extrait des „Essais de Montaigne“, dont le chapitre 27 du tome 1er est consacré à l'appréciation de l'Amitié. Montaigne y a fait une apologie magnifique de l'amitié, digne d'être comparée aux plus belles oeuvres des grands Grecs. Ce fut sans doute sa profonde affection pour Etienne de la Boétie qui a inspiré ces nobles pensées, qu'il exprima par les paroles qui suivent.

Ce que nous appelons ordinairement amis et amitiés, ce ne sont qu'accointances et familiarités nouées par quelque occasion ou commodité par le moyen de laquelle nos âmes s'entretiennent. En l'amitié dequoy je parle, elles se mêlent et confondent l'une en l'autre, d'un mélange si universel, qu'elles affacent et ne retrouvent plus la couture qui les a jointes. Si on me presse de dire pourquoy je l'aymais, je sens que cela ne se peut exprimer qu'en répondant: Parce que c'était luy; parce que c'était moy.

Il y a, au delà de tout mon discours, et de ce que j'en puis dire particulièrement, je ne sais quelle force inexplicable et fatale, médiatrice de cette union. Nous nous cherchions avant que de nous être vus, et par des rapports que nous oyions l'un de l'autre, qui faisaient en notre affection plus d'effort que ne porte la raison des rapports, je croy par quelque ordonnance du ciel: nous nous embrassions par nos noms. Et à notre première rencontre, qui fut par hasard en une grande fête et compagnie de ville, nous nous trouvâmes si pris, si connus, si obligés entre nous, que rien dès lors ne nous fut si proche que l'un à l'autre. Il écrivit une satire latine excellente, qui est publiée, par laquelle il excuse et explique la précipitation de notre intelligence, si promptement parvenue à sa perfection. Ayant si peu à durer, et ayant si tard commencé, car nous étions tous deux hommes faits, et luy plus de quelque année, elle n'avait point à perdre temps, et à se régler au patron des amitiés molles et régulières, auxquelles il faut tant de précautions de longue et préalable conversation. Cette-cy n'a point d'autre idée que d'elle-même, et ne se peut rapporter qu'à soy. Ce n'est pas une spéciale considération, ny deux, ny trois, ny quatre, ny mille: c'est je ne sais quelle quinte-essence de tout ce mélange, qui, ayant saisi toute ma volonté, l'amena se plonger et se perdre dans la sienne; qui, ayant saisi toute sa volonté, l'amena se plonger et se perdre en la mienne, d'une faim, d'une concurrence pareille. Je dis perdre, à la vérité, ne nous réservant rien qui nous fût propre, ny qui fût ou sien ou mien...

Nos âmes ont charrié si uniment ensemble, elles se sont considérées d'une si ardente affection, et de pareille affection découvertes jusques au fond des entrailles l'une à l'autre, que, non seule-

ment je connaissais la sienne comme la mienne, mais je me fusse certainement plus volontiers fié à luy de moy qu'à moy.

Qu'on ne me mette pas en ce rang ces autres amitiés communes: j'en ay autant de connaissance qu'un autre, et des plus parfaites de leur genre, mais je ne conseille pas qu'on confonde leurs règles: on s'y tromperait. Il faut marcher en ces autres amitiés la bride à la main, avec prudence et précaution; la liaison n'est pas nouée en manière qu'on n'ait aucunement à s'en défier. Aimez-le (disait Chilon) comme ayant quelque jour à le haïr; laissez-le, comme ayant à l'aimer. Ce précepte qui est abominable en cette souveraine et maîtresse amitié, il est salubre en l'usage des amitiés ordinaires et coutumières, à l'endroit desquelles il faut employer le mot qu'Aristote avait très familier: „O mes amis, il n'y a nul amy.“

En ce noble commerce, les offices, et les bienfaits, nourriciers des autres amitiés, ne méritent pas seulement d'être mis en compte: cette confusion si pleine de nos volontés en est cause. Car, tout ainsi que l'amitié que je me porte, ne reçoit point augmentation pour le secours que je me donne au besoin, quoy que disent les Stoïciens, et comme je ne me sais aucun gré du service que je me fay: aussi l'union de tels amis étant véritablement parfaite, elle leur fait perdre le sentiment de tels devoirs, et haïr et chasser d'entre eux ces mots de division et de différence: bienfait, obligation, reconnaissance, prière, remerciement, et leurs pareils. Tout étant par effet commun entre eux, volontés, pensements, jugements, biens, femmes, enfants, honneur et vie, et leur convenance n'étant qu'une âme en deux corps selon la très propre définition d'Aristote, ils ne se peuvent ny prêter ny donner rien...

L'ancien Menander disait celuy-là heureux, qui avait pu rencontrer seulement l'ombre d'un amy. Il avait certes raison de le dire, même s'il en avait tâté. Car, à la vérité, si je compare tout le reste de ma vie, quoyqu'avec la grâce de Dieu je l'aie passée douce, aisée et, sauf la perte d'un tel amy, exempte d'affliction pesante, pleine de tranquillité d'esprit, ayant pris en payement mes commodités naturelles et originelles sans en rechercher d'autres: si je la compare, dis-je, toute aux quatre années qu'il m'a été donné de jouir de la douce compagnie et société de ce personnage, ce n'est que fumée, ce n'est qu'une nuit obscure et ennuyeuse. Depuis le jour que je le perdis.

„Jour qui me sera toujours douloureux, toujours sacré“, je ne fay que traîner languissant; et les plaisirs mêmes qui s'offrent à moy, au lieu de me consoler, me redoublent le regret de sa perte. Nous étions à moitié de tout; il me semble que je luy dérobe sa part.

„Je n'ai plus le droit de prendre aucun plaisir; je me le suis interdit tant que je n'aurai plus celui avec lequel je dois tout partager.“

J'étais déjà si fait et accoutumé à être deuxième partout, qu'il me semble n'être plus qu'à demy.

„Puisque un coup t'a emporté, ô la moitié de mon âme, pourquoi moi, l'autre moitié, m'attarderais-je ici? Je ne suis plus aussi cher à moi-même, je ne me survis pas tout entier. Ce même jour a causé notre perte à tous deux“.

Il n'est action ou imagination où je ne le trouve à dire comme si eût-il bien fait à moy. Car, de même qu'il me surpassait d'une distance infinie en toute autre suffisance et vertu, aussi faisait-il au devoir de l'amitié.

(Dix-sept ans après la mort de son ami, Montaigne n'était pas encore consolé. On lit dans son journal de voyage: „Ce matin je tombai en un pensement si pénible de Estienne de la Boétie et y fus si longtemps sans me raviser, que cela me fit grand mal.“)

(L'extrait ci-dessus reproduit est écrit en vieux français
comme dans l'original.)

Souvenirs . . .

Novembre 1944 . . . Un épais brouillard avait envahi la plaine, tel que l'on peut en voir à cette saison. De la rivière bordant la route de petits nuages vaporeux semblaient s'en échapper. Notre village de baraques formant un des plus grands camps de l'internement militaire paraissait enveloppé par la brume. Tout paraissait triste et le moral s'en ressentait. Depuis un mois nous hospitalisions une multitude d'hommes, très jeunes pour la plupart, au langage expressif et chantant d'un de nos pays voisins de race latine.

Les hasards du service m'avaient désigné depuis un certain temps aux fonctions de secrétaire de commandant de camp. C'était l'époque où l'adaptation devait être rapide, où il fallait faire preuve de souplesse, de la plus grande compréhension possible et humanitaire en restant dans les règles que nous devions suivre. La tâche n'était pas toujours facile, la plus grande diplomatie était nécessaire pour maintenir une bonne harmonie, ménager intérêts et susceptibilités. S'il nous était parfois difficile de comprendre, à notre tour étions-nous compris . . . Je songeais à tout cela, porté à la rêverie, n'ayant que peu de courage ce matin-là pour aborder le travail qui m'attendait. Le poêle ronflait, dégageant une douce chaleur, le chien du commandant étendu paresseusement fermait un oeil et me regardait de l'autre. A quoi lui aussi pouvait-il bien penser . . . Sans doute à rien, ce qui était peut-être mieux ainsi. De la pièce à côté, l'écho d'une voix douce, légèrement musicale à laquelle je m'étais déjà habitué me laissait rêveur et pensif. Depuis un certain temps déjà je subissais le charme de ce grand jeune homme d'un peu plus de vingt ans, au regard doux, à la voix chantante qui faisait songer à